

Cahier Serge Bouchard

Serge Bouchard, Jean-Philippe Pleau et Jérémy Laniel

Numéro 171, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, S., Pleau, J.-P. & Laniel, J. (2018). Cahier Serge Bouchard. *Lettres québécoises*, (171), 4–16.

Serge Bouchard



Textes

Serge Bouchard
Jean-Philippe Pleau
Jérémy Laniel

Photographies

Sandra Lachance



Autoportrait | Serge Bouchard

Un grand manteau, une canne et un chapeau

Au printemps de l'année 1885, un homme voulait se construire une cabane en bois rond sur les rives du Pacifique dans la région de Vancouver. Il choisit, sans trop réfléchir, un endroit qui lui assurerait une belle vue sur la baie. À l'emplacement précis où il espérait monter sa cambuse, il y avait un arbre, un de ces pins colossaux si caractéristiques des versants côtiers de la Colombie-Britannique. L'arbre fut coupé, sans discussion ni procès, comme on fauche de la mauvaise herbe. Un badaud, impressionné par la taille du tronc, eut l'idée d'en compter les cercles de croissance. Il en conclut que le pin était âgé de six cent cinquante ans. L'arbre était en parfaite santé, sans maladie ni faiblesse. Il aurait pu, au minimum, vivre un autre six cent cinquante ans, jusqu'en 2500, peut-être plus encore. Mais il a fallu qu'un quidam décide de l'abattre pour construire une pauvre cabane, d'ailleurs démolie en 1915, juste après la mort de son propriétaire, pour que l'irréparable s'accomplisse. Tout le monde a oublié la cabane, encore plus l'inconnu qui s'était pris pour un seigneur, réclamant une vue royale sur la baie. Mais à cause de lui, nous avons perdu irrémédiablement un géant multiséculaire, une colonne vivante, debout, devant la mer.

Une citation connue de Marguerite Duras va comme ceci : « Écrire, c'est hurler en silence. » Cela, je crois, me définit bien : une âme sensible qui hurle son indignation, un texte après l'autre. Chaque fois que je vois une photographie ancienne montrant un pin gigantesque abattu, avec en avant-plan les bûcherons qui se font tirer le portrait, fiers de se mesurer à la souche et au tronc dont la taille dépasse l'entendement, je suis profondément attristé. Comme nous nous attristons en regardant la photo du chasseur sportif posant devant le cadavre d'une girafe noire, d'un lion ou d'un rhinocéros. Une coupe à blanc dans une forêt d'épinettes noires reviendra toujours pour moi à une méchante machine écrasant un champ de bonzais.

Un professeur, jadis, m'a entraîné sur la voie du doute et de la liberté de pensée. Depuis lui, j'interroge tout, le moindre objet, la moindre phrase, le moindre bruit du monde. « Ne crois jamais à la première lecture ce qui est écrit dans le journal, ne crois jamais un auteur à la mode, méfie-toi des certitudes, et même de tes propres écrits... » Ce professeur était un vrai professeur, il m'a légué une posture : le doute et l'ironie. Armé de ces avis « d'autodéfense intellectuelle », j'ai abordé une première grande œuvre, de la préhistoire à la fin de l'histoire, de la matière jusqu'à l'esprit pur, je parle de la pensée de Teilhard de Chardin. J'avais dix-huit ans. C'était l'exercice numéro un, l'étude d'une œuvre complète. Puis Montaigne, puis Bergson, puis Camus. Tout en aimant les Canadiens de Montréal et les hot-dogs des friteries de mon quartier. Les grandes œuvres patientes m'ont toujours fasciné. J'en ai abordé plusieurs pour n'en retenir que quelques-unes. J'ai longuement lu Bachelard, l'imaginaire, la poésie, avant d'étudier sérieusement les livres de Vladimir Jankélévitch. Ce dernier fut un consolateur, ses phrases m'ont pénétré, jusqu'à devenir la musique de la réparation. Trente ans d'études, de relecture, de méditation à propos de la pensée d'un seul auteur, c'est assez pour dire que ses livres sont mes bréviaires. Amour, courage, peines et vertus, j'ai puisé dans l'œuvre de Jankélévitch une éthique de la pensée qui tourne et tourne autour du mystère au lieu que de prétendre le percer.



Photos: Sandra Lachance

Je suis devenu anthropologue comme on entre en religion. Les questions culturelles furent pour moi toujours très sérieuses. Tôt dans ma vie, je suis allé « sur le terrain », devenant un ethnographe « participant », comme nous le disions à l'école d'anthropologie. À ce titre, j'ai traversé plusieurs univers, j'ai plongé, devrais-je dire, dans les profondeurs de chacun de ces mondes, comme une sonde interplanétaire explore les corps célestes. Culture traditionnelle, culture du travail... je me suis attelé pendant de longues années à la tâche de comprendre comment les humains, à travers leurs représentations de soi et des réalités qui les entourent, se bricolent une couche protectrice de sens, un bouclier. Je suis entré dans la tête des nomades, me suis mis dans leur peau.

Au cœur de la fournaise de toutes nos contrariétés et de toutes nos aliénations, l'imaginaire, loin d'être la « folle du logis », vient à la rescousse de l'humain ; c'est une bouée, une espérance. Imaginer est la fuite ultime, l'antidote à l'absurde. Car nous sommes des créateurs de mondes et nos créations constituent nos évasions.

Toute cette richesse dont j'ai été nourri pendant mes voyages interplanétaires, toutes ces émotions, ces connaissances, il m'a fallu apprendre à les écrire, puis à les dire. Lentement, sans trop le savoir, je suis devenu une espèce d'icône, en tout cas une image. Un jour, une artiste a peint un grand tableau de moi. En voyant ainsi ma tête sur une toile, j'ai compris qu'un personnage existait en dehors de moi-même. J'étais devenu un manteau, un grand manteau noir, un chapeau, une canne, une barbe blanche, un regard, une voix à la radio, un livre, une phrase. Je suis parfois un truck, mon beau camion Mack, je suis parfois un mammouth laineux, un animal préhistorique, une structure paléo-technique, je suis mon petit tracteur Massey Ferguson 1958, ou bien un vieil ours aux grognements graves et aux mouvements lents, et puis, je suis un vieux professeur, un mentor tranquille qui déambule dans un sentier comme dans un cloître, réfléchissant tout haut pour le bénéfice de quelques jeunes.

Mon manteau est lourd de tout l'amour que j'ai donné, reçu, perdu, de toute ma joie, de mes élans de vie, des murs que j'ai frappés, de mes évasions réussies, de mes échappées, mais aussi de mes chutes et rechutes. Des brindilles d'épinettes noires se cachent sous mon collet, de la gomme de sapin sèche sur mes manches, mon manteau a le pli de la route, plein des miettes de ma vie, il est usé par le vent contraire, la poudrière des tempêtes de neige. J'ai toujours voulu avoir les yeux de Marguerite Yourcenar, grand ouverts, pour voir chaque aube, chaque crépuscule, et pour voir aussi tous les maux et tous les espoirs du monde. Mes soixante-dix ans de mémoire portent en elles toutes les rencontres de ma vie, des passages de livres, les grands espaces de la forêt boréale, l'esprit des anciens Algonquiens, la méditation des routiers du Nord, la route du sacré. Cet imaginaire conduit à un humanisme bienveillant, soucieux des oubliés et des maltraités de l'histoire. Bref, je suis devenu profondément démodé, pétri d'idées anciennes, prisonnier de questions insolubles.

Il y a quelques années, au musée de Madame Tussauds à New York, j'attendais assis dans mon fauteuil roulant, chapeau sur la tête, canne à la main. Ma fille m'avait littéralement stationné le long du mur, empressée qu'elle était d'aller voir les figures de cire représentant Lady Gaga et Katy Perry. Plongé dans mes pensées, patient, forcément assis et immobile, je méditais sur l'amour des arbres et des humains, lorsqu'un enfant s'approcha de moi et, de son index, me toucha la joue. Je sus ce jour-là ce que cela représentait, être un personnage. ♦

Serge Bouchard
Juillet 2018



 BUS
TAXI
8h - 10h30
14h30 - 19h
↙

Portrait | Serge Bouchard

Le beau Bouchard

Jean-Philippe Pleau

J'ai rencontré Serge Bouchard il y a dix ans. Devant l'entrée principale de la tour de Radio-Canada. Comme plusieurs, je trouvais sa voix belle. Son travail d'écrivain, beau.

À titre de nouveau collègue à la radio, je m'approchais du personnage pour la première fois. Je l'avais bien sûr croisé quelques fois, toujours impressionné. Je me revois marcher dans sa direction. Il était seul, cigarette au bec, chapeau sur la tête. Regardant au loin, fredonnant très probablement une chanson de Johnny Cash.

Je venais lui proposer de collaborer à un projet radio-documentaire sur le cinéaste Pierre Perrault, que j'élaborais avec quelques confrères. *Bonjour M. Bouchard. Je m'appelle Jean-Philippe Pleau. Je me demandais si...*

Il accepta.

Je me rappelle la beauté de son regard lorsqu'il comprit la nature de ma demande.

Il plissa les yeux, signe – je le comprendrai des années plus tard – qu'une chose l'intéresse. Enfant, à Pointe-aux-Trembles, il faisait la même chose, me disait-il récemment : regardant le fleuve, il plissait les yeux, cherchant à effacer le bâti humain, et à s'imaginer la beauté du passage d'un canot amérindien, la splendeur du paysage sans le béton.

La fin des idées et le dernier intellectuel ?

Ma demande toucha une corde sensible : sa peur d'être l'un des derniers à promouvoir la transmission des savoirs et la préservation de la mémoire collective – ce dont on le qualifie parfois. Peur aussi d'être l'un des derniers à chérir Montaigne, Jankélévitch, Bergson, pour ne nommer que ces philosophes.

Or, ils sont si nombreux, ces auditeurs, ces lecteurs, à qui il donne encore et toujours cet élan vers la connaissance, et le goût de l'aventure par la pensée. Prudent, il n'a toutefois jamais tenu cela pour acquis, et cette crainte le maintient à l'affût depuis le début de sa carrière. Les savoirs sont choses fragiles en cette ère d'oubli, en cette terre d'oubli.

Serge fait œuvre utile, certes, mais œuvre belle aussi. Vingt-deux livres, cent soixante-dix chroniques rédigées au fil des ans pour le journal *Le Devoir*, la revue *l'Inconvénient* et le magazine *Québec Science*. Une remarquable carrière radiophonique également : vingt-cinq ans au microphone – l'un de ses mots préférés – de la Maison de Radio-Canada sur des chemins de travers, qui l'ont mené à raviver la mémoire de grands oubliés et à jeter un regard poétique sur de nombreux lieux communs de la vie ordinaire.

Une œuvre, néanmoins, souvent qualifiée de pessimiste. La sortie d'un livre de Serge attire régulièrement des critiques désignant sa perception négative de la vie. Or, il est de ces humains qui ne s'intéressent à la souffrance et à la laideur de l'humanité que parce qu'il n'y a que ça de vrai. « *I hurt myself today / To see if I still feel / I focus on the pain / The only thing that's real* », chante Johnny Cash.

Lire Serge, c'est constater en effet qu'il ne parle que de très peu de choses liées au bonheur, comme l'amour, qu'il préfère vivre. À l'inverse, parler de la douleur du monde, c'est à ses yeux semer des graines de beauté, travailler à une meilleure suite du monde.

La beauté est dans les yeux de Serge qui regarde le monde

Michel Foucault affirmait que la philosophie ne sert à rien ; Vladimir Jankélévitch, lui, écrivit qu'elle ne sert rien, qu'elle est libre ; comme l'art et la pensée. Cela me rappelle un lecteur, dans un salon du livre, interrogeant Serge et cherchant à savoir à quoi sert l'anthropologie. « À rien, répondit-il au lecteur, qui crut d'abord à une blague. C'est un état d'esprit, esprit que l'on cherche à libérer de son ignorance. »

À commencer par l'ignorance de la beauté du monde qui nous entoure et qui en déborde, mais que nous ne savons plus voir, trop excités par la quête d'extraordinaire et de party perpétuel du monde moderne.

Au fond, voilà ce qu'est Serge Bouchard : un regard. Ça, les journalistes l'ont bien compris : « Avec votre regard d'anthropologue, que pensez-vous de ceci, de cela ? » aiment-ils souvent lui demander.

Ce regard, c'est d'abord celui d'un humain qui ouvre les yeux et qui sait trouver de la beauté dans l'intervalle des 981 kilomètres entre sa maison dans l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville à Montréal et Percé, seul, au volant de sa voiture, là où nous ne voyons bien souvent qu'ennui et platitude ; de la beauté aussi dans le métissage et l'appropriation culturelle, là où trop d'humains voient du racisme ; enfin, de la beauté dans une défaite lamentable des Canadiens contre les Kings, de laquelle il profite pour se remémorer avec fierté que les septième et vingtième maires de Los Angeles – la deuxième ville la plus peuplée des États-Unis – furent des Canadiens français : Damien Marchesseault et Prudent Beaudry.

Ce regard, c'est aussi celui d'un humain qui sait magnifier la laideur. Du décor paléo-industriel du Pointe-aux-Trembles de son enfance, il ne dira jamais rien de méchant. Puis, si effrayante, la mort devient sous son regard un concept philosophique puissamment mystérieux, une réflexion poétique sur le temps, car la mort n'est après tout qu'un instant.

Ce regard est aussi celui d'un humain à la recherche de l'intelligence, comprise ici comme la capacité à faire des liens, surtout pas comme un ensemble d'aptitudes bêtes et mesurables grâce à un test psychométrique – qui légitima historiquement le racisme.

Le véritable test de l'intelligence est selon lui l'ironie socratique et jankélévitchienne : une ironie qui interroge toute définition, et qui affirme même le contraire de ce que vous venez de dire, non pas par provocation ou hipsterisme, mais avec le sérieux de l'intention qui cherche, derrière cette posture surprenante, un sens caché digne de mention, voire une idée belle.

Puis, en poussant l'ironie parfois trop loin, il tentera de vous faire croire qu'il a jadis gardé les buts des Red Wings de Détroit pendant quelques matchs. Une manière d'éprouver les limites de votre pensée critique. Rien n'est alors plus beau que son sourire, lorsque vous n'osez pas mettre en doute ce qu'il dit. La magnificence est dans la parole de celui qui raconte. Et le pouvoir du conteur est dans l'évocation, non dans la démonstration.

L'homme derrière le mammouth

Serge, c'est aussi : l'enfant d'un père fabulateur et d'une mère athée ; l'homme qui a un peu de Bernard Arcand dans la voix, ce qui témoigne d'une relation d'amitié extrêmement nourricière ; le père de deux enfants ; un amoureux.

Serge, c'est également : le grand voyageur qui a une peur innommable de l'avion ; l'homme fier qui fait référence à sa beauté physique dans le libellé de son adresse courriel, ce qui soutire systématiquement un sourire aux gens à qui je consens à la refiler ; l'intellectuel qui estime que le monde est plus simple qu'on ne le pense et qui croit que l'humain joue à le complexifier, par effet de style.

Contrairement à la légende, Serge n'a pas été professeur d'université. En revanche, personne ne sait qu'il a consacré six ans à l'armée française, à titre de consultant en management et organisation du travail.

Enfin, il n'y a pas de « personnage » Serge Bouchard. Serge, c'est l'homme que vous croisez à la pataterie du coin et qui mange deux hot-dogs steamés en regardant par la fenêtre, les yeux plissés. C'est un homme fier, mais le moins prétentieux qui soit.



J'ai vu Serge pleurer une fois en studio. Il venait de lire cette phrase : « Un jour l'humanité viendra au monde. » Elle concluait un des éditoriaux qu'il écrit et lit chaque semaine dans le cadre de l'émission *C'est fou*, que j'ai le privilège de coanimer avec lui. À cette occasion, il témoignait de son mépris envers le progrès technique et, surtout, de sa grande incompréhension face au fait que nous, les humains, ne sommes pas encore parvenus à nourrir tous les enfants de la terre.

Ce jour là, je me suis fait la réflexion suivante : la lecture de l'œuvre de Serge est un rituel qui consiste à plisser les yeux et à s'imaginer que cette humanité existe enfin. ♦

Jean-Philippe Pleau est sociologue. Il travaille à la radio de Radio-Canada depuis 2005. Il coanime l'émission *C'est fou*, avec Serge Bouchard depuis 2014. Il tient également une chronique dans le journal *Métro* ainsi que dans le magazine *Urbania*.

Prière de déposer des May West

Les questions restent, les réponses changent. Voici celles de Serge Bouchard.

Est-ce que le livre papier est mort ?

Le livre papier a de l'avenir. Il y a quelque chose de profondément mystérieux dans le lien qui s'établit entre un humain et le livre qu'il tient dans ses mains. Gestuelle, posture, plongeon en soi-même, rien ne remplace le temps chaud de la lecture. Le livre papier est comme la radio : rapports intimes.

La qualité que je préfère chez mon éditeur ?

J'ai plusieurs éditeurs. Ce que j'aime le plus chez eux, c'est la complicité et le respect, la sensibilité littéraire et le sens des affaires.

Le pire défaut de mon éditeur ?

L'éditeur parle toujours du prochain livre. Il croit que je n'arrêterai jamais d'écrire.

Ai-je une béquille littéraire ? Si oui, laquelle ?

Ma femme, Marie-Christine Lévesque. En plus de coécrire avec moi, elle m'inspire, me révise, m'encadre, me soutient, me conseille, m'avise. Elle est la lectrice, l'éditrice, le public, l'amie, l'amour. Je suis l'homme de la femme de lettres, émouvante et sans compromis.

L'ouvrage que j'ai honte d'avoir lu ?

Le testament de Dieu, une fumisterie de Bernard-Henri Lévy.

L'ouvrage que j'ai honte de ne pas avoir lu ?

La Bible, je n'y comprends rien.

Le pays dont je préfère les textes et les auteurs ?

Un bon livre est toujours universel.



Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivain que je suis devenu ?

Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar.

Si je n'écrivais pas, je...

Je conduirais un camion-remorque sur les routes d'Amérique ou un autobus sur la ligne 69 à Montréal.

Mon personnage fictif préféré ?

Homer Simpson.

Le mot, la devise, l'adage ou l'expression que je trouve le plus galvaudé ?

« Pus capable » de la « problématique » de « parce que nous sommes en 2018 ». « Du coup », n'est-ce pas « dans notre ADN » ?

Ma drogue favorite ?

Café et imaginaire.

J'ai peur de...

De l'avion, de mourir, d'être torturé par des méchants, des ananadas, des chats noirs.

Mon pire et mon meilleur souvenir d'écriture ?

Le pire : le premier jet du *Peuple rieur*, rejeté par Marie-Christine, cent cinquante pages à la corbeille.

Le meilleur : la rédaction des *Confessions animales, Bestiaire I et II*.

Est-ce que je lis les critiques de mes livres ? Pourquoi ?

Oui. Par fierté et saine curiosité. Je n'ai jamais vraiment eu de mauvaises critiques. Celles-là, je ne les lirais pas.

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

J'écris pour le plaisir, j'écris pour me guérir. Bien sûr, une heure de tombée ne nuit pas, le salaire de l'écrivain non plus.

Je voudrais prendre un verre avec quel écrivain ou quel penseur, mort ou vif ? Pour lui dire quoi ?

Albert Camus, pour discuter de l'angoisse du gardien de but au soccer.

L'écrivain dont je suis jaloux...

Montaigne, parce qu'il écrivait reclus dans sa tour.

Que lira-t-on sur mon épitaphe ?

« Prière de déposer des May West. »

Qu'ai-je à dire pour ma défense ?

Comme disait Michel de Crayencour à sa fille Marguerite (Yourcenar) : « Je ne suis pas d'ici, je ne fais que passer. » ♦



Photos : Sandra Lachance



Dans les livres et nulle part ailleurs

Propos de Serge Bouchard recueillis par Jérémy Laniel

Photos : Sandra Lachance

Le livre qui vous a accroché à la lecture...

Je crois qu'aussi étonnant que cela puisse paraître, il s'agit des *Mémoires d'un âne* de la Comtesse de Ségur. On était une famille pas très riche de l'est de l'île de Montréal, mais, étonnamment, les livres de la Comtesse de Ségur se rendaient dans tous les foyers à cette époque. Je devais avoir six ou sept ans, et je me souviens que cette histoire d'un âne maltraité m'avait démontré ce que c'était que de se plonger dans la littérature, qu'on pouvait ouvrir un livre et entrer dans un univers.

Le livre que vous avez le plus souvent lu...

Il y a plusieurs livres que j'ai lus et relus, mais si je devais m'en nommer qu'un seul, ce serait *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar. À mon avis, il s'agit de la plus grande écrivaine du XX^e siècle, son œuvre est majeure. À la lecture de ce livre, on voit toute la justesse de l'écriture. Je me souviens de l'avoir lu et de m'être dit : « Ça, c'est le bout du bout. »

Le livre que vous avez le plus souvent donné...

J'ai un attachement particulier pour les livres que j'ai lus pendant le cours classique, et les *Essais* de Montaigne sont sûrement le livre que j'ai le plus souvent offert. Montaigne a ceci de commun avec François Rabelais que ce sont des inventeurs de la langue française, et c'est ce qu'on voit en les lisant. Sans oublier que derrière l'écriture, il y a toute la philosophie humaniste de Montaigne, ce qui explique pourquoi on y retourne si souvent.

Le livre qui vous est tombé des mains...

Je crois que Sartre est fort probablement l'auteur qui m'est le plus souvent tombé des mains, tant le romancier que le philosophe.

Son côté philosophe urbain, presque dandy, m'a toujours déplu, et on dirait que cette posture, ce petit côté m'as-tu-vu, m'a empêché de poursuivre ma lecture.

Qu'est-ce qui nous surprendrait le plus dans votre bibliothèque...

Fort probablement ma collection de livres anciens en ethno-histoire. Je les collectionne, certains ont plus de deux cents ans, d'autres sont très rares. C'est tout de même particulier de travailler à partir d'une bibliothèque, alors qu'on est à un clic de tout ce qu'on cherche ; mais je sais que ce qui se trouve dans ces livres ne se retrouve pas ailleurs. C'est aussi par amour de l'objet livre, même si je sais qu'à ma dissolution on va vendre ça au poids !

Un livre qui vous a fait pleurer...

Je ne sais pas si je me rappelle un livre qui m'a fait pleurer, mais j'ai plusieurs livres de consolation, des livres qui ont été là pour moi lorsque j'essayais un revers ou que je passais des moments difficiles. Je pense instantanément à *L'ironie* de Vladimir Jankélévitch, ainsi qu'à toute son œuvre, que j'ai lue plusieurs fois. Sans oublier Gaston Bachelard, ses essais et sa poésie m'accompagnent depuis fort longtemps.

Un livre qui vous a fait rire aux éclats...

Les livres de François Rabelais, notamment *Pantagruel* et *Gargantua*. On oublie à quel point ces romans sont drôles, mais vraiment drôles. Je ne sais pas si c'est l'aura des classiques qui fait cet effet. On est en plein cœur du XVI^e siècle et on a des pages sur l'invention du papier de toilette, sur comment les gens se torchaient à l'époque. Ça m'a fait rire avant et ça me fait rire encore aujourd'hui! ♦